

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2017)
Heft: 92

Artikel: "Oui, nous sommes des enfants gâtés"
Autor: Suter, Martin / Willa, Blaise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Oui, nous sommes des enfants gâtés »

C'est sans doute l'un des meilleurs romans de Martin Suter: *éléphant*. L'auteur sera à Morges, en septembre, au « Livre sur les quais ». Rencontre zurichoise.

éléphant: derrière ce titre succinct, le dernier roman de Martin Suter, peut-être l'un de ses meilleurs ouvrages depuis que le Zurichois s'est mis à écrire, il y a vingt ans, avec la parution de *Small World*, son premier roman. Ici, c'est l'improbable et stupéfiante rencontre de la zoologie, de la manipulation génétique et du quart monde zurichois: un SDF recueille un jour un minuscule éléphant rose qui brille la nuit! Tous les livres de Suter, on le sait, sont réalistes et les affres de la manipulation génétique le sont aussi aujourd'hui. Dans *éléphant*, on croise donc tant des apprentis sorciers en quête de gains que des amoureux des bêtes et de l'éthique, comme cet attendrissant SDF ou la vétérinaire des grandes causes, prête à croiser le fer contre les Chinois. Une intrigue absolument contemporaine et un récit palpitant. Du grand Suter, quoi.

Pour trousseur cette nouvelle intrigue — un carton en Allemagne et en Suisse allemande — Martin Suter a payé de sa personne, n'hésitant pas à aller à la rencontre des pachydermes zurichois. Impeccable, comme à son habitude, souriant, l'auteur, qui fait partie de la caste des écrivains suisses qui vendent le plus de livres, nous a reçus à Zurich.

Un éléphant rose qui brille la nuit! Comment diable avez-vous eu l'idée de cette nouvelle intrigue?

L'idée date d'il y a dix ans: j'avais été invité, à Tübingen, dans un congrès consacré aux 100 ans de la découverte de la maladie d'Alzheimer pour lire des extraits de *Small World*, mon premier roman. C'est l'organisateur, le Prof. Mathias Jucker, qui me l'avait alors confié: aujourd'hui, cela ne serait pas si difficile de créer génétiquement un éléphant rose nain. Cet

animal, depuis, ne m'est jamais sorti de la tête. Et finalement, je lui ai consacré un livre... Pour bien commencer à raconter l'histoire, j'ai décidé que ce petit éléphant rose devait forcément être découvert par un sans-abri alcoolique. Je tiens à ce que mes récits soient toujours réalistes.

La génétique n'est pas simple... Vous avez dû faire beaucoup de recherches avant de vous lancer dans l'écriture?

Je suis resté en contact avec ce professeur. C'est comme ça que j'ai pu rencontrer la Prof. de médecine Anita Rauch, une généticienne spécialisée dans le domaine du nanisme. J'ai également fréquenté le Jardin zoologique de Zurich et ses spécialistes en éléphants, notamment le Dr Robert Zingg. C'était lui qui m'a mis en contact avec le Prof. Thomas Hildebrandt, expert international en fécondation artificielle. Mes recherches se sont ainsi faites au fil de l'écriture.

Vous avez approché les éléphants, senti leur odeur? Vous en parlez si bien dans votre roman...

Oui, j'ai passé pas mal de temps avec eux. C'est un animal très touchant, énorme et si sensible. Lorsqu'il passe à votre côté, vous n'entendez presque rien! Il marche sans faire de bruit, avec ses pattes si délicates. Et, malgré sa peau épaisse, une piqûre de guêpe lui est insupportable. J'ai aussi constaté que ces animaux sont très solidaires entre eux: lorsqu'un petit tombe à terre, toute la famille accourt pour l'aider!

On sent que vous l'aimez, votre petit éléphant!

Oui, c'est vrai, je l'aime.

Et le monde des sans-abris, vous le connaissiez? Dans votre roman, c'est donc un SDF qui recueille le petit éléphant rose...

J'ai aussi fait des recherches. Ici, à Zurich, saviez-vous qu'il existe des visites touristiques proposées par des organisations de sans-abris?

Vous trouvez ça bien?

Oui, très bien. On apprend beaucoup sur une ville. Zurich fait du reste de nombreuses choses pour ses sans-abris. Ce type de visite serait aussi intéressant à Paris...

Au cœur de votre roman se trouvent les agissements inquiétants liés aux manipulations génétiques. L'un de vos personnages, une vétérinaire, dit que «la manipulation génétique donne envie de vomir»... Vous aussi?

Je suis comme la majorité des gens, déchiré entre le bien et le mal: la génétique donne des espoirs incroyables en matière de santé. Mais c'est effrayant de voir qu'elle peut aussi déboucher, par exemple, sur la modification du design humain. C'est de plus en plus facile de découper le génome de l'homme et de se livrer à des expériences qui, elles, sont en revanche parfois de plus en plus dangereuses. Cette activité doit être encadrée par des lois. Mais nous savons que ce qui est faisable va être fait.

Vous avez voulu mettre en lumière cette problématique?

Je n'ai jamais d'intention pédagogique ou politique dans mes livres. Je décris le monde comme il est, c'est tout. C'est donc normal que le monde y soit critiquable.

Vous aurez 70 ans l'année prochaine. Vous accepteriez >>>



Maurice Haas / Diogenes Verlag

de vivre 150 ans grâce à la génétique ?

Déjà 70 ans ? Vraiment ? (*Sourires.*) C'est bien une question que votre magazine devait me poser... Je n'accepterai qu'à une condition : que ceux que j'aime puissent faire la même chose. Je ne veux pas être le seul à survivre à ceux que j'aime.

Et ceux que vous n'aimez pas ?

Je m'en fous ! (*Sourires.*)

Votre éditeur parle d'un « conte de fées moderne ». D'accord ?

Peut-être... Le happy end n'est pas un concept très littéraire, on le sait. Je crois que la lecture, comme disent les Anglais, doit surtout être *satisfying*. Satisfaisante. Comme lecteur, j'avoue ne pas aimer terminer un livre et ne pas être satisfait.

Vous venez à Morges pour « Le livre sur les quais » pour la deuxième fois. Quels sont vos liens avec la Suisse romande ?

J'y viens avec beaucoup de plaisir ! J'ai passé quatre ans à Fribourg, au Collège Saint-Michel. J'avais alors 13 et 17 ans. J'ai gardé quelques liens de l'époque, comme Jean-Paul Schneuwly, qui est devenu libraire à Genève.

Sinon, vous venez régulièrement ?

Pas trop souvent. Quand je voyage pour mes livres, aujourd'hui, c'est surtout dans les pays germanophones et un peu la France, mon deuxième public. Et, comme je ne deviens pas plus jeune, c'est aussi fatigant.

Les livres sont-ils lus de la même manière partout ?

Il n'y a pas cette grande tradition des lectures d'auteur en France que l'on trouve en Allemagne. Ce sont plutôt des conférences et des signatures. En Allemagne, je fais des lectures avec un public de plus de 1000 personnes parfois ! C'est

incroyable. Et, en France, il n'y a pas non plus, du point de vue critique, de fixation sur les genres littéraires. En Allemagne, il y a, d'un côté, la littérature de divertissement et, de l'autre, celle réputée sérieuse. Et il ne faut pas avoir trop de succès pour être du côté des sérieux...

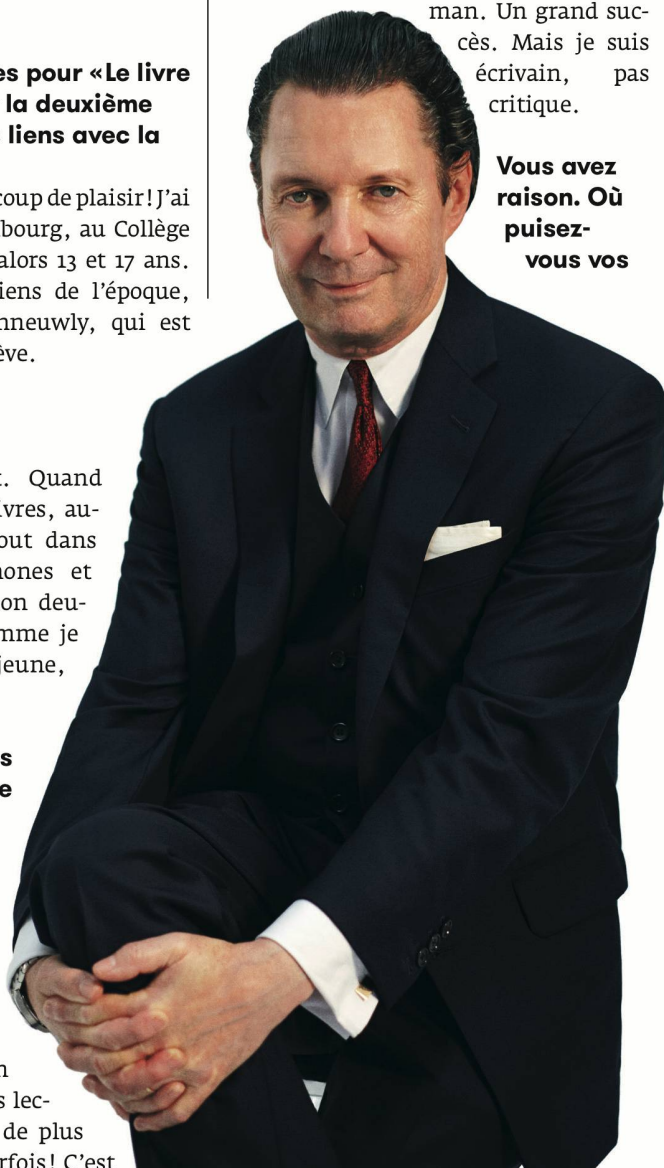
Vous connaissez la littérature romande ?

Je dois avouer avec beaucoup de honte que je ne la connais pas bien. Et à ma méconnaissance s'ajoute mon problème de la mémoire des noms. J'ai toujours aimé lire les romans de Blaise Cendrars.

Une belle vente suisse, Joël Dicker. Vous connaissez ?

J'ai lu le premier roman. Un grand succès. Mais je suis écrivain, pas critique.

Vous avez raison. Où puisez-vous vos



histoires, vous, quand vous écrivez ?

Très difficile à dire. L'inspiration, la création... On fait tellement de mystère là autour, cela m'énerve toujours un peu, cette mystification. Pour moi, c'est du boulot. Il faut s'asseoir à la table et vouloir avoir une idée, puis écrire. Si on ne veut pas passer dix ans devant un seul livre, il faut aussi rester devant cet écran ! C'est un travail comme un travail de bureau. Quand j'écris, je travaille entre dix et douze heures par jour. Je ne pourrais pas faire moins, je suis trop impatient, je veux avoir un résultat, que cela soit fini !

Ce livre, éléphant, vous a pris combien de temps ?

De l'idée à la première épreuve, c'est toujours plus ou moins un an.

Votre épouse, qui est toujours votre première lectrice, est-elle difficile ?

Pas difficile, mais honnête. Je lui donne tout le livre d'un coup, et mets donc tous mes œufs dans un seul panier (*sourires*). Le pire, c'est qu'elle ne dit rien pendant toute sa lecture... elle prend des notes, et c'est toujours une aventure ! Au final, elle est honnête, mais juste : ce qu'elle dit est presque toujours vrai.

Et vous retouchez le texte ?

Oui, souvent. La plupart des remarques sont justifiées. Je retravaille le texte et je l'envoie à mon éditeur. Ma femme n'a rien de diplomatique dans sa relecture. Et je me vois toujours contraint, à la fin, de lui demander s'il y a tout de même quelque chose qu'elle a trouvé bien...

Votre fille est trop jeune pour lire vos livres ?

Elle a lu *Lila*, *Lila* et écoute la version enregistrée de *éléphant*. Elle va avoir 11 ans. J'ai du reste écrit dans l'épilogue du livre que je ne lui donnerais jamais un jouet de luxe comme ce petit éléphant rose. Elle m'a demandé pourquoi : je lui ai dit de lire le livre...

Vous êtes revenu en Suisse il y a deux ans, après vingt-deux ans passés en Espagne et au Guatemala. Votre regard sur notre pays a-t-il changé ?

C'est comme un proche avec qui l'on grandit : on ne voit pas forcément les changements. Chaque année, nous avons en effet passé plusieurs semaines en Suisse pour voir nos familles, dans notre petit pied-à-terre à Zurich. Et, avec internet, j'ai toujours gardé un lien avec le pays. A notre retour, nous n'avions donc rien du Robinson Crusoe qui ne reconnaît plus rien.

Vous aimez la Suisse ?

Oui, j'aime bien être en Suisse. Je ne l'ai jamais quittée par désamour, mais parce que cela était possible. Les Suisses qui partent, c'est normal, presque génétique. A Bâle, où j'ai vécu longtemps, on quitte la Suisse très rapidement ! On s'endort dans le bus et nous voilà déjà en France ou en Allemagne... Avec nos professions indépendantes, ma femme et moi, nous pouvions nous permettre de partir. Nous n'avions pas d'enfants. Ma femme est dessinatrice de mode, elle avait une petite boutique à Bâle. Son partenaire a été d'accord qu'elle aille à Ibiza, où on avait un appartement dans la vieille ville. On a donc décidé de se lancer, pour voir... C'est là-bas que j'ai écrit mon premier livre. Il n'a jamais été publié. Et même si j'en ai toujours la trace — c'est cela, le numérique ! — et même si je suis en manque d'idée un jour, je ne le publierai pas.

Les Suisses ont-ils changé en vingt ans ?

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le changement politique, la division idéologique qu'a réussi à provoquer l'UDC. J'avais 20 ans en 68, jamais je n'aurais pensé qu'on vivrait un tel changement. Si la lente division du pays m'a choqué, je vois avec plaisir qu'un retour de pendule est en train de s'opérer...

On a beaucoup évoqué la peur des Suisses pour expliquer le virage à droite. Vous y croyez ?

En ayant vécu au Guatemala, je dois vous avouer que les problèmes des Suisses apparaissent un peu comme des problèmes de luxe. La vie est tellement dure là-bas... Il y a tout ce que l'on ne veut pas, que cela soit la vie politique ou sociale. Bien sûr, l'instrumentalisation de la peur de ce qui vient de l'étranger, comme l'a

vécue la Suisse, est très ancienne et hélas très dure. Au Guatemala, moi, je vivais comme un étranger privilégié. Et je suis certain que je vis mieux comme Suisse au Guatemala que comme étranger dans notre pays aujourd'hui...

Nous sommes un peu des enfants gâtés ?

Oui, je crois bien.

Vous avez vécu Mai 68. La jeunesse manque-t-elle d'idéaux aujourd'hui ?

Nous étions une génération privilégiée et la situation économique était déférente. Je pouvais arrêter de travailler, épargner un peu d'argent, partir faire un grand voyage en Afrique sans avoir peur de me retrouver démuni au retour. Aujourd'hui, l'Espagne, où j'ai vécu, a un chômage catastrophique chez les jeunes ! Plus d'un sur deux est sans travail et sans espoir que cela change. Peut-



« Je n'ai jamais quitté la Suisse par désamour »

MARTIN SUTER, ÉCRIVAIN

être qu'en France, cela bougera : on voit ce qui peut se passer quand on redonne de l'espoir aux gens. Avec une telle majorité. Emmanuel Macron va peut-être y arriver. Mais il devra faire des choses qui vont faire mal à sa popularité. Il devra résister.

Vous avez de l'admiration pour lui ?

C'est un vent très frais. A mon âge, on n'a peu de choix : on peut soit aimer les vents frais, soit les détester. Moi je les aime.

Comment voyez-vous votre âge ?

On résiste encore : ceux qui sont nés en 68 sont encore assis au soleil ! Quand j'avais 20 ans, j'en avais assez des vieux : c'était toujours eux, au cinéma comme en littérature. Et nous, me disais-je alors ? Aujourd'hui, c'est nous les vieux ! Et tous ceux qui diront que l'âge ne fait rien sont des menteurs. C'est dur. Tout

d'abord, ça raccourcit dramatiquement l'espérance de vie. Et puis, on est forcé de se poser des questions que l'on a toujours évitées... La santé ? Les pièces de rechange manquent hélas un peu.

Vous publiez des romans depuis l'âge de 50 ans. Votre écriture a changé ?

Parfois, je me dis que oui. Peut-être que je fais toujours davantage d'abstraction, je me concentre sur le nécessaire, je minimise. Si je décris une chambre ou une personne, j'essaie de trouver les cinq ou six éléments typiques qui les caractérisent. Je cherche les codes qui lanceront le même film dans la tête de mes lecteurs que dans la mienne. Mieux vaut un bon adjectif que deux moyens. Mais cela ne va pas plus vite à l'écriture. Au contraire.

Somme toute, ce livre ferait aussi un beau film, non ?

Oui, je pense aussi, surtout avec la technologie actuelle.

Vous avez écrit des romans, du théâtre, vous allez même publier un ouvrage avec Stephan Eicher. Vos envies n'ont pas de limites ?

Oui, nous allons sortir un Song Book avec Stephan, malheureusement pour vous qu'en suisse allemand. Je viens du reste de quitter une séance avec lui. Et nous tournerons les deux en 2018 avec un orchestre ! Vous savez, je ne suis pas à la retraite. Je suis du reste déjà sur mon prochain roman (*sourires*).

PROPOS RECUEILLI PAR BLAISE WILLA

éléphant, Martin Suter, Christian Bourgois Editeur/Diogenes. Sortie le 24 août.

La croisière qui accueillera Martin Suter aura lieu le 2 septembre, départ du bateau à 14 h 05.

Le livre sur les quais, Morges, du 1^{er} au 3 septembre 2017. Quelques nouveautés à signaler : l'édition 2017 accueillera de nouveaux espaces de dédicaces sur les quais (entrée libre) et proposera aux visiteurs un pass payant pour accéder à la programmation des rencontres et des tables rondes. Prix : 15 fr./jour

CLUB

Des billets pour la croisière Martin Suter à Livre sur les quais à gagner en **page 86**.